
LIVRE ONZIÈME.

I.

Le parti modéré du gouvernement, et alors il était presque unanime, envisageait de loin avec espérance le moment où la nation évoquant de son sein tous ses droits et toutes ses forces viendrait elle-même au secours d'elle-même et s'emparerait seule de sa révolution. Le parti anarchique et terroriste au dehors envisageait en frémissant cette heure qui devait lui enlever toute chance de prolongation de règne et de subversion. ce parti étouffé les premiers jours sous la défaite qu'il avait subie à l'Hôtel de Ville et sous l'enthousiasme d'ordre et de modération qui soufflait de l'âme unanime du peuple, commençait à tenter de pervertir la République dans les clubs.

Les clubs, institutions ou plutôt résultat révolutionnaire, ne sont autre chose que l'attroupement tumultueux régularisé et périodique, la place publique concentrée dans une enceinte plus étroite mais animée des mêmes passions, bouleversée des

mêmes orages. ils ont même un danger de plus que la place publique : ils ont l'esprit de secte et la discipline combinée des partis. aussitôt que l'ordre fut rétabli dans la rue, par le bon esprit spontané du peuple et par les inspirations et les vigilances du pouvoir naissant, les clubs se formèrent dans tous les quartiers de Paris. le gouvernement n'aurait pu s'y opposer sans mentir à sa nature et sans méconnaître la situation. Les clubs dans un pareil moment n'étaient que les voix dominantes de l'opinion. les corps délibérants de la révolution.

Quelques hommes trop effrayés des analogies avec la réunion des Jacobins, crurent que la République était perdue et le gouvernement asservi du jour où ils virent se former les premiers clubs. d'autres comprirent la différence qui existait entre un seul club révolutionnaire s'affiliant tout l'esprit d'une révolution comme les Jacobins, et dominant la Convention même, et entre une multitude de clubs animés d'esprits divers, divergeant de but et de théories, se faisant opposition et contre-poids les uns aux autres, dépopularisés d'avance dans l'esprit des citoyens par les sinistres souvenirs de 1793, et offrant au contraire à un gouvernement habile et ferme des points d'appui et des points de résistance contre l'unité dangereuse d'une seule faction. aussi les membres du gouvernement provisoire n'en conçurent-ils pas la terreur qu'on cherchait à leur en-

inspirer. « Je tremblerais dit Lamartine aux alarmistes, s'il n'y avait qu'un club des Jacobins, et je n'essaierais pas même de lutter contre une réunion pareille autrement que par l'insurrection des départements. Je lui remettrais la victoire et l'empire. mais avec les clubs nombreux, libres, sans privilèges comme sans contrainte, je ne crains rien, que des tentatives confuses ou isolées, contre lesquelles l'esprit public et les clubs eux-mêmes nous serviront contre les clubs. Qu'ils m'appellent ! je suis prêt à m'y présenter moi-même comme Dumouriez en 1792, et à y accepter les dialogues et les accusations avec leurs orateurs. »

II.

Lamartine, en effet, aida lui-même de bons citoyens à louer des salles, à former des bureaux, à fonder des clubs bien intentionnés dans différents quartiers de Paris, pour occuper le soir l'oisiveté dangereuse du peuple et pour en diriger l'esprit dans le sens de sa politique. il entra aussi en relation indirecte avec les clubs les plus véhéments et les plus mal inspirés, pour en surveiller les explosions, et pour y faire réfuter les motions incendiaires par des orateurs qui neutralisaient les séditions. A l'exception de quelques forcenés qui demandaient de temps en temps au club du Palais-

National la mise en accusation de Lamartine et sa tête, et qui étaient hués et chassés de la tribune par les assistants, l'esprit des clubs avait été excellent et leur action généralement utile jusque-là. La pression du bon sens public pesait sur les mauvais citoyens. Le sentiment de leur unanimité fortifiait les bons. le maire de Paris avait mis provisoirement à leur disposition pour faciliter ces réunions plusieurs monuments publics, et des salles d'asile ou de spectacle. le plus grand nombre des clubs étaient ainsi en harmonie avec le gouvernement lui-même, et propageaient ses idées d'ordre, de patriotisme, d'examen et de conciliation dans la multitude. Un fait vint leur donner une physionomie nouvelle et plus caractérisée.

Le gouvernement avait ouvert les cachots où languissaient depuis plusieurs années les précurseurs de la République convaincus de complots ou d'attentats contre la monarchie. Deux de ces premiers combattants de la cause démocratique venaient de sortir de prison. c'étaient *Blanqui* et *Barbès*. Lamartine ne connaissait pas *Blanqui*. Voici comment il connut *Barbès* :

Barbès avait été condamné à mort par la Cour des pairs, sous le dernier gouvernement. à quatre heures du matin du jour où le condamné devait être exécuté, une jeune femme se présente à la porte de Lamartine et demande à le voir. Lamar-

tine se lève et va la recevoir. La jeune femme en larmes se précipite à ses genoux, lui dit qu'elle est la sœur de Barbès, et le conjure de sauver son frère. Lamartine n'avait aucun rapport avec la cour, il se souvient qu'il en a eu avec M. de Montalivet, ministre et ami du roi, il y court. M. de Montalivet, cœur généreux où les inspirations ne délibèrent pas plus que le courage, était très-malade, il ne calcule ni sa santé, ni ses forces, il se lève et se fait conduire chez le roi à Neuilly. Le roi, dont la pensée avançait en cela celle de son ministre, fait grâce de la vie au condamné.

Mais pendant cette entrevue de Neuilly, l'émeute d'avril grondait dans Paris; la fusillade éclatait dans les rues, la Chambre des députés était cernée de canons et de troupes. A cet aspect, Lamartine tremble que le gouvernement ne veuille faire exécuter la sentence, de peur que la grâce ne paraisse faiblesse et concession aux insurgés. Bientôt un second message de M. de Montalivet le rassure. Le roi persiste à épargner ce sang. Barbès est sauvé. La sœur du condamné attendait son arrêt dans un des bureaux de la Chambre des députés. Lamartine lui rend la vie en lui portant celle de son frère. Elle s'évanouit en baisant ses mains.

Il y avait sept ans que cette scène s'était passée lorsque Lamartine quelques mois avant la révolution de Février reçoit de Barbès deux lettres que

ce condamné avait trouvé le secret de dérober aux geôliers de son cachot à Nîmes. Ces lettres disaient à Lamartine : « Je vous dois l'existence; après
« Dieu, vous êtes mon sauveur. Si je sors jamais
« de ces murs renversés par le triomphe certain de
« la république, ma première visite sera pour celui
« envers qui ma reconnaissance a besoin de se
« soulager; et j'espère qu'après m'avoir sauvé, il
« sauvera aussi ma patrie. »

Barbès avait tenu parole. Le lendemain de son arrivée à Paris, il était venu se jeter dans les bras de Lamartine. « Je suis doublement heureux de
« votre délivrance lui dit le ministre des affaires
« étrangères. Vous êtes libre et c'est la Répu-
« blique, ce gouvernement de vos prédilections qui
« vous reçoit dans la liberté. Vous pouvez lui être
« très-utile en ce moment. Le peuple, sans autre
« frein que nos paroles, a besoin qu'on le dirige et
« qu'on le modère. Il vous écouterait. Vous êtes un
« de ses martyrs. Vos paroles seront ses oracles.
« Conseillez-le non avec la colère d'un combattant
« mais avec la générosité d'un vainqueur et avec
« le sang-froid d'un homme d'État. La République
« n'a plus de dangers à courir que de ses excès.
« Montrez autant d'héroïsme pour la retenir que
« vous avez montré d'impatience et de courage
« pour la devancer. Les idées ne deviennent gou-
« vernement qu'à la condition de se régulariser en

« ordre et en force. Oubliez les traditions de la
 « première République, et aidez-nous à en fonder
 « une qui ne se souille ni d'anarchie ni d'échafauds,
 « et qui réconcilie peu à peu tous les griefs dans
 « tous les droits. »

Telles furent les paroles de Lamartine. Barbès les écouta avec tous les signes d'un acquiescement de cœur et d'esprit.

« Ces idées sont aussi celles que j'ai mûries en moi
 « dans ma captivité et dans ma religion politique,
 « dit-il. Je ne veux employer l'influence que ma re-
 « nommée de victime me donnera sur le peuple que
 « pour le diriger dans ce sens. Mais je suis étranger
 « depuis des années au monde politique. J'étais
 « jeune quand je fus jeté dans les fers. Je ne con-
 « nais ni les choses, ni les hommes. Me permettez-
 « vous de vous consulter de temps en temps pour
 « retrouver la vraie voie si mon ignorance des
 « affaires m'en faisait involontairement dévier? »

Lamartine lui promit de lui ouvrir son cœur toutes les fois qu'il le désirerait, il lui recommanda de ne pas se lier avec ceux qui confondraient la démocratie et la démagogie, ou qui chercheraient l'amélioration des conditions sociales des prolétaires dans la subversion de la propriété, base commune qui portait tout, et sans laquelle propriétaires et prolétaires s'écrouleraient ensemble dans la même ruine.

Il trouva dans Barbès les instincts d'une âme exaltée, mais honnête, et les dispositions à la modération et à la conciliation entre les classes qu'il pouvait désirer. Ces dispositions durèrent quelque temps. Elles auraient duré toujours si Barbès n'eût été bientôt attiré par un autre foyer d'opinions. Il se retrempa dans ses idées de nivellement radical des conditions et des fortunes, mirage éternel des zéloteurs de l'égalité absolue des biens, depuis les premiers chrétiens et les Gracques jusqu'à Babeuf et à Marat. vertu en principe, fraternité en institutions, démence et crime en réalisation révolutionnaire.

Barbès fut bientôt après nommé colonel de la légion du 12^e arrondissement de Paris. Il fonda un club qui prit son nom. Les doctrines du socialisme s'y mêlèrent à l'énergie du républicanisme. Le nom de Barbès sonnait aux oreilles du peuple comme un tocsin contre la monarchie et contre la bourgeoisie. Barbès parlait peu et sans éclat, mais il avait l'accent du soldat et la foi du martyr. C'était un Spartacus sorti des cachots. Il ressemblait à la statue de l'esclave vengeur. Beau, mais flétri par les fers, et dévoré du feu inextinguible des révolutions.

Barbès parla plusieurs fois avec amertume à Lamartine d'un autre homme, son émule en conjuration et en captivité qu'une fatale coïncidence de

hasards venait de délivrer comme lui et de rendre suspect à ses complices. Cet homme était Blanqui.

III.

Pendant que Lamartine était encore en permanence à l'Hôtel de Ville, je ne sais quelle main partielle, pour certains hommes compromis, avait dérobé quelques pièces secrètes déposées dans les portefeuilles du ministère. Parmi ces pièces il y avait une révélation sans signature faite au gouvernement du roi sur les trames des sociétés secrètes. Cette révélation était évidemment l'œuvre d'un chef supérieur et intelligent de ces sociétés. On avait livré imprudemment cette pièce à la curiosité d'un collecteur de documents qui l'avait laissée circuler. Une clameur d'indignation sourde avait à l'instant accusé Blanqui.

Blanqui venait d'ouvrir un club. Il y parlait avec talent, mais jusque-là avec mesure. Il le dirigeait avec l'infatigable génie des conspirations. Il y amassait la renommée et la popularité pour s'y recruter une armée d'opinions extrêmes.

Ces rumeurs montèrent jusqu'à lui. L'enveloppèrent de doute et d'ombrages. détachèrent de son nom le prestige, et de son club la foule qui l'écoutait. Ses anciens complices et surtout Barbès le sommèrent de se disculper, le jugèrent, le con-

damnèrent au tribunal de l'opinion républicaine. Blanqui disparut quelques jours de son club comme un homme contaminé de soupçons, prépara sa défense écrite et la répandit dans Paris.

Cette défense sans le disculper complètement de quelques révélations vagues sur les choses et non sur les personnes, le couvrait néanmoins assez pour lui permettre de reprendre son rôle et son influence devant un club composé de ses partisans. Il y revint. On fit un triomphe de son retour. L'ombre dont il avait été un moment terni lui faisait une loi d'exagérer son républicanisme et de faire éclater de plus de feu sa passion de tribun. Son club devint le foyer de toutes les exagérations et de toutes les colères démagogiques. Néanmoins comme ces exagérations et ces colères n'étaient que des jeux de paroles et des réminiscences sans rapport vrai avec la nature du peuple, de la révolution, et du temps, on allait à ce club comme on va à un théâtre historique voir représenter sur la scène par des acteurs en costume suranné les drames ou les parodies d'une autre époque. Les hommes de la noblesse et de la bourgeoisie insultés et menacés par les orateurs de ce club y assistaient par curiosité comme pour entendre de loin sans s'en effrayer les rugissements de Babeuf ou de Marat.

Blanqui lui-même jouissait de la peur que faisait son nom et jouait la fureur plus qu'il ne la ressentait

ou ne voulait la répandre dans la masse. Il flattait même adroitement du geste et du regard ceux qu'il menaçait de la voix. C'était un tribun, mais un tribun qui paraissait avoir plus de politique que de foi. Homme supérieur par le tact, par l'esprit, par la diplomatie populaire à tous les meneurs du moment il les déconcertait en les dépassant il leur jetait sans cesse le défi de le dépasser lui-même.

En sortant de son club il disparaissait dans l'ombre, ne se mêlait en rien au mouvement du gouvernement ou de la multitude, vivait caché dans une mansarde, ne révélait sa demeure qu'à une petite secte d'amis et de séides tels que Lacambre et Flotte, et ne se montrait que la nuit vêtu misérablement pour intéresser le peuple en figurant sur sa personne les souillures et les misères du prolétariat. Sa parole n'était pas éloquente mais elle était pénétrante, habile, réfléchie. on y sentait un plan, une ligne, des moyens, un but. Son club n'était pas un vain écho de passions tumultueuses comme les autres clubs antisociaux. C'était un instrument de révolutions dont il maniait sous sa main le clavier pour soulever et pour diriger les passions des masses. Néanmoins la pression du bon esprit et de la raison générale était si prépondérante alors, que le club de Blanqui ne donnait ni inquiétude ni terreur aux membres réfléchis du gouvernement. Les discours qui s'y tenaient faisaient un

scandale utile plutôt que nuisible à la cause de la république régulière. Les figurants de cette tribune étaient l'ilote ivre que l'on montrait aux Spartiates pour les dégoûter de l'ivresse.

IV.

Raspail moins politique mais plus sectaire que Blanqui exerçait par son nom, par son journal et par son club un ascendant plus modéré mais plus intime sur les faubourgs. Quinze ou vingt mille hommes de ces quartiers véritables monts Aventin de Paris fréquentaient ses séances, aimaient sa personne, se réglaient sur sa voix. Raspail tendait au communisme par ses doctrines et par ses prédications. mais son communisme de sentiment plus que de subversion était empreint d'une philosophie inoffensive et d'une charité pratique qui aspirait à l'égalité par le nivellement volontaire et non par les expropriations violentes. Il fanatisait le peuple d'espérances sans le fanatiser de haine contre les riches et les heureux. Sa philosophie sociale n'avait pas d'imprécation contre la société. encore moins contre le gouvernement. il prêchait la patience l'ordre et la paix. Il promettait seulement plus que la république ne pouvait tenir. Ses théories vagues et dorées étaient de la nature des nuages qui présentent mille perspectives à l'imagination mais que l'on ne peut atteindre que du regard.